

## L'Allemagne de Drieu la Rochelle

Yves Avril

Volume 3, Number 3, décembre 1970

Les relations littéraires franco-allemandes au XX<sup>e</sup> siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500147ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500147ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

### ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Avril, Y. (1970). L'Allemagne de Drieu la Rochelle. *Études littéraires*, 3(3), 347–359. <https://doi.org/10.7202/500147ar>

# L'ALLEMAGNE DE DRIEU LA ROCHELLE

## HISTOIRE D'UNE DÉSILLUSION

yves avril

Je n'ai jamais été germanophile. J'ai horreur des philles. Mais j'admets les manies (je suis anglomane).

Notes, 1944-1945<sup>1</sup>

### *Nietzsche*

Lors de la déclaration de guerre de 1914, les jeunes intellectuels français mobilisés emportèrent dans leur musette de soldat, les uns *Paludes*, les autres Barrès, d'autres Péguy ou Romain Rolland... Drieu La Rochelle emporta *Ainsi parlait Zarathoustra*. À ce *Zarathoustra*, devenu compagnon de guerre, il arrivera une mésaventure que Drieu a contée à plusieurs reprises et qu'il chargea d'un sens symbolique : le livre fut abandonné au cours d'une retraite un peu rapide, et Drieu s'est plu à imaginer qu'il tomba aux mains d'un soldat allemand.

Aucun écrivain n'a, aux dires de Drieu lui-même, plus influencé l'auteur de *Mesure de l'Allemagne* que Nietzsche. Tout au long de sa vie (il le découvre à quatorze ans), il lit et relit *Zarathoustra*, *Naissance de la Tragédie*, *la Volonté de puissance* :

J'ai essayé de lire pour la première fois *Zarathoustra* à l'âge de quatorze ans. Je n'y ai rien compris, mais dans un livre touffu quelques phrases qui jaillissent, cela fait la voix de Jéhovah au milieu du buisson flambant. J'étais bouleversé par cet appel de feu. Cet homme me demandait quelque chose, exigeait de moi quelque chose. La jeunesse veut se donner et cherche quelqu'un qui lui demande de se donner<sup>2</sup>.

On peut se demander si toute sa philosophie politique, et plus généralement toute sa philosophie de la vie, n'a pas été

<sup>1</sup> *Récit secret* suivi de *Journal (1944-1945)* et d'*Exode*, Paris, NRF, Gallimard, 1961, p. 101. Cette œuvre sera désormais désignée par les initiales *RS*.

<sup>2</sup> *Sur les écrivains*, essais critiques réunis, préfacés et annotés par Frédéric Grover, Paris, NRF, Gallimard, 1964, p. 91 — *SE*.

plus ou moins formée par la lecture de Nietzsche. Avec les noms de Paul Adam (qui lit Paul Adam aujourd'hui ? Mais ses romans ont eu, à leur époque, peut-être plus d'importance que l'œuvre de Barrès.), de Barrès, de Kipling, de d'Annunzio, de Malraux et de quelques autres, le nom de Nietzsche revient constamment sous la plume de Drieu, lorsqu'il fait le bilan des écrivains qui l'ont marqué. L'emphase lyrique des poèmes d'*Interrogation*, de certains passages de *Mesure de la France*, où l'on a cru reconnaître, comme chez Montherlant, l'influence de Claudel, doit sans doute autant aux versets de *Zarathoustra*.

Chez Nietzsche, Drieu a trouvé une réponse au marxisme : lui qui ne paraît jamais moralement heurté par la philosophie marxiste, pas plus dans ses aspects théoriques que dans ses premières réalisations en Russie soviétique, lui reproche pourtant son statisme et son rationalisme. Dans *Socialisme fasciste*, au retour d'un voyage en Allemagne<sup>3</sup>, au moment de l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler, il écrit :

... les succès certains remportés par l'antimarxisme dans les derniers lustres en Europe Centrale et sans doute secrètement en Russie — nous engageant à proposer cette formule : Nietzsche contre Marx, Nietzsche succédant à Marx, Nietzsche véritable prophète et inspirateur des révolutions d'après-guerre<sup>4</sup>.

Mais Nietzsche est aussi une source de déceptions, comme le sera bien vite le national-socialisme allemand. Autant Drieu salue le dynamisme de *la Volonté de puissance*, autant il s'inquiète du statisme qui, dans la même œuvre, semble détruire tout l'espoir donné aux lecteurs, quand Nietzsche fait « l'apologie du système des castes »<sup>5</sup>. Parallèlement, dès 1933, il constate qu'

avec son autarchie économique, son conservatisme eugénique, sa volonté de définir l'esprit allemand qui menace de le fixer, Hitler rejoint fâcheusement le Nietzsche de la loi de Manou<sup>6</sup>.

<sup>3</sup> Ce voyage en Allemagne n'était pas le premier. Frédéric Grover, dans *Drieu La Rochelle and the fiction of testimony*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1958, p. 43, note : « In 1913 he went to Germany for the first time. This country which was to play such a great role in his life, does not seem to have made as strong an impression on him as England ».

<sup>4</sup> *Socialisme fasciste*, Paris, NRF, Gallimard, 1934, p. 69 — SF.

<sup>5</sup> *Id.*, p. 74.

<sup>6</sup> *Id.*, pp. 74-75.

Il retrouve un an plus tard l'Allemagne installée dans le national-socialisme et ne peut que déplorer d'avoir été bon prophète :

**Statisme intérieur — car comment voulez-vous qu'une si belle hiérarchie remue. Si elle remuait, elle ferait des plis, elle se froisserait, elle se casserait. Quand les jeunes hitlériens me montrent avec orgueil dans leurs bureaux les tableaux où l'on voit tout un étage savant de *führers*, depuis le Führer d'empire jusqu'au führer d'escouade, on se croit transporté dans une sorte d'Égypte <sup>7</sup>.**

Concluons, sans craindre de trop errer, qu'avec un esprit de systématisation et de simplification qui le mènera loin, Drieu a cru voir s'établir en Europe deux pratiques parallèles répondant à deux théories parallèles de l'État : la Russie soviétique installe un État socialiste, inspiré par Marx ; l'Allemagne installe l'État national-socialiste, inspiré par Nietzsche. Mais n'était-ce pas trop demander à Nietzsche ? Ou plutôt n'était-ce pas lui demander ce qu'il n'avait jamais eu le propos de donner ?

D'ailleurs Drieu est un lecteur de Nietzsche bien incertain. Il est parfaitement conscient de ses propres insuffisances d'interprétation, ainsi que de celles des traductions. Il écrit par exemple, racontant un entretien avec Ernst von Salomon qui lui disait avoir lu *le Rouge et le Noir* dans la prison où il avait été enfermé pour sa participation à l'assassinat de Rathenau :

**Que valait sa traduction de Stendhal ? Que valait la traduction de Nietzsche sur laquelle nous avons vécu pendant des années ? Pas grand-chose, paraît-il. On est inquiet quand on songe à la quantité de contre-sens dont on fait son bien. Mais un grimaud de traducteur peut-il voiler l'âme de ce tube d'acier qu'est une forte pensée ? Non.**

**En tout cas, toutes les traductions humaines s'avancent à travers les contre-sens et même les non-sens accumulés par les traductions <sup>8</sup>.**

Ce scepticisme optimiste est sans doute responsable du rôle assez paradoxal joué par Drieu dans les rapports franco-allemands de l'entre-deux-guerres. Rôle paradoxal et terriblement contradictoire. Très jeune, il devient un Européen convaincu,

<sup>7</sup> SF, p. 213.

<sup>8</sup> SF, p. 93.

il déclare la guerre aux patries pour fonder l'Europe (ce en quoi il aurait pu fort bien s'accorder avec la gauche et l'extrême-gauche européennes de Louise Weiss et Jean-Richard Bloch), mais il contredit les efforts du groupe d'écrivains et d'intellectuels allemands qui, après la guerre, autour du poète Stefan George, essaient de réintégrer l'Allemagne au sein de la communauté européenne, de refaire du Rhin l'axe vital et le « symbole de la force productive allemande », de rejeter dans les limbes brumeuses d'où elles étaient sorties, les théories sur les origines orientales et même asiatiques de la « germanité », de replacer l'Allemagne dans la tradition antique et chrétienne<sup>9</sup>. Entre Goethe et un Nietzsche fortement gobinianisé, Drieu, à cette époque et plus tard encore, choisit le second.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que Drieu qui, tout en conservant une admiration justifiée pour Maurras, est trop heurté par son nationalisme pour le suivre, finisse par rejoindre les théories de l'Action française, quand il oppose les peuples continentaux aux peuples maritimes et enferme l'Allemagne dans une fatalité de nation conquérante :

... malentendu perpétuel qu'il y a entre l'Occident et l'Allemagne. Les mots n'ont pas le même sens et pour l'un et pour l'autre. La liberté pour l'Allemagne comme pour le primitif, c'est de vaincre ; pour l'Occidental c'est de jouir<sup>10</sup>.

Peuples continentaux, peuples investis, peuples obsédés, peuples nostalgiques. Peuples aussi voués à l'explosion, à la violence, à la colère, à la cruauté<sup>11</sup>.

Après vingt siècles l'Allemand se défend contre la civilisation comme au premier jour. Il craint la paix comme une damnation. Il se crispe contre la vieillesse avec une force tragique<sup>12</sup>.

Nous entendons bien que ces textes viennent en droite ligne du *Gai Savoir* ou de *la Volonté de Puissance*, qu'ils datent du début de la seconde guerre mondiale, mais nous en trouvons les idées exprimées sous une autre forme dès *Interrogation* (1917). Seulement, dans les premiers écrits jusqu'à *Socia-*

<sup>9</sup> Voir sur cette question l'article de Max Rychner : *Observations sur l'état intellectuel de l'Allemagne*, Revue de Paris, 1<sup>er</sup> septembre 1927.

<sup>10</sup> *Mesure de la France* suivi de *Écrits 1939-1940*, Paris, Bernard Grasset, 1964, p. 204 — MF.

<sup>11</sup> *Id.*, pp. 206-207.

<sup>12</sup> *Id.*, p. 213.

*lisme fasciste* exclusivement (1934), Drieu met son espoir dans l'Allemagne. La « belle brute blonde » de Nietzsche doit apporter à la France toute la fraîcheur de la jeune barbarie.

### ***les Allemands, frères et maîtres***

Dans *Interrogation*, le combattant allemand de 1914 apparaît d'abord, comme à n'importe quel pacifiste ou à n'importe quel révolutionnaire, comme une victime de puissances aveugles, au même titre que le combattant français. Mais c'est une victime des nationalismes obtus plutôt que des puissances d'argent et du capitalisme. Aussi le soldat allemand est-il pour Drieu un frère à l'intérieur d'une grande famille qui serait l'Europe, seule patrie digne d'être défendue. C'est pourquoi un des poèmes d'*Interrogation* s'intitule *Plainte des soldats européens*. Dans ce poème, Drieu s'attache d'ailleurs davantage au sort des Français et des Allemands qu'à celui des autres combattants, Anglais ou Italiens.

Il représente cette guerre de façon très expressive comme des jeux du cirque dont l'arène serait le champ de bataille, et où s'affrontent les soldats-gladiateurs pour le plaisir des foules :

**Clameurs de nos foules en cercle, qui heurtent les murs de ciel  
entre qui sonnent nos artileries** <sup>13</sup>.

Ailleurs le champ de bataille sera foire ou abattoir :

**L'immense foire en ce moment, au soleil d'août 1914, sur une aire immense et circulaire autour de l'Europe, achevait de rassembler le bétail le plus héroïquement passif qu'ait jamais eu à prendre en compte l'Histoire qui brasse les troupeaux. Les bouchers allaient entrer et un vague soupçon me secouait dans mon sommeil ; ce cloître de Chicago, ce n'était pas la carrière de gloire dont pourtant avait besoin l'orgueil de ma jeunesse** <sup>14</sup>.

Le sort commun des victimes doit nécessairement unir les combattants. D'où cette proclamation qu'accueilleraient aisément les strophes de l'Internationale :

« Peu importe les grammaires, les bibles et les drapeaux » <sup>15</sup>.

<sup>13</sup> *Interrogation*, poèmes, Paris, éditions de la Nouvelle Revue Française, 1917, p. 31. — *Int.*

<sup>14</sup> *La Comédie de Charleroi*, Paris, NRF, Gallimard, 1934, p. 28. — *CC.*

<sup>15</sup> *Int.*, p. 28.

Mais à condition de se rappeler que l'Internationale de Drieu est avant tout européenne, et qu'elle préconise le rassemblement et l'union des classes autant que des peuples :

**Alors ennemis de cet horizon et de l'horizon d'en face, Boches ou Welches, prolétaires ou bourgeois désormais combattants seuls ensemble,**

**Au milieu du Monde,**

**Nous avons commencé de nous tuer** <sup>16</sup>.

Le recueil d'*Interrogation* se compose de quatre parties. Le thème essentiel de la deuxième partie est l'appel aux frères d'armes. Mais dans la troisième partie, la voix de Drieu se fait plus agressive, en particulier quand il se retourne vers ou contre sa patrie pour en stigmatiser les défaillances. Les frères allemands deviennent alors des maîtres. Le terme est équivoque : *maître* ne suggère par une idée de domination, mais une idée d'enseignement. C'est la pédagogie de la guerre franco-allemande.

Drieu demande aux Allemands de prêter leurs vertus à la France. Il leur demande des leçons de puissance, de générosité et de fécondité, trois mots à peu près synonymes. Il leur demande la jeunesse et le dynamisme, la faculté de pouvoir tout détruire et tout recréer d'un même mouvement. Pour examiner ces questions, il n'est pas inutile de citer un passage de *Plainte contre Inconnu* (1924) : le texte en est beau, et surtout il nous paraît présenter une incarnation de la France telle que Drieu ne veut plus la voir :

**Dans un café-concert de quartier, on resservait de vieilles tempêtes. Il y avait là, étayée par des faisceaux électriques, une chanteuse qu'on appelait Impéria. Elle était nue dans une robe noire, elle avait un beau poitrail de vache qui aurait pu avoir du lait, elle avait des dents. Le dernier siècle qu'on croyait voir crever, soudain secoué de délire, se roulait dans sa voix qu'elle faisait râler. Elle portait toute la tradition : le coup de gueule de 1830, le tour de hanche de 1880. Elle chantait pêle-mêle les petits soldats, les mères qui ne feront plus d'enfants, la haine des Allemands, l'amour battu. Vieille nippe fameuse, rembourrée de viande avariée, ventre vaste, cabossé comme la timbale du timbalier. Les mouches étaient sur cette puissante carcasse : une mare d'Amer Picon, une savane semée de mégots, l'éther qui sent l'infirmerie de Saint-Lazare** <sup>17</sup>.

<sup>16</sup> *Id.*, p. 31.

<sup>17</sup> *Plainte contre Inconnu*, Paris, NRF, Gallimard, 1924, p. 14.

Il suffit de reprendre certains traits de ce furieux portrait pour savoir *a contrario* ce que Drieu attend de l'Allemagne.

« Les mères qui ne feront plus d'enfants » : dans *Part du Feu*, Drieu dit à sa patrie :

**France, mère ardente et desséchée, tâte ton ventre et ton cerveau** 18.

dans *le Retour du soldat* :

**Nous sommes ici, les pieds dans nos cadavres, parmi nos femmes stériles** 19.

Mais l'amertume et l'inquiétude de Drieu, comme il lui arrive souvent, se retourne vite contre lui même :

**Nos pères n'ont pas voulu faire des petits comme ces absurdes Allemands. Sur le champ de bataille, je cherchais mes frères à mes côtés. J'étais seul, ô mon père. Mais aurai-je un fils ? Certains avaient le droit, hier encore, de ne pas se soucier du siècle** 20.

Ce thème est trop souvent repris par Drieu aussi bien dans ses essais que dans ses œuvres romanesques, trop familier à ses lecteurs, pour que nous nous y arrêtions longuement. Notons simplement que l'apologie de la fécondité allemande tourne rapidement au lamento de déception. *Mesure de l'Allemagne* constate en effet que

**Le trait décisif du moment, c'est qu'en Allemagne le taux des naissances est de 17 alors qu'il est de 32 en Pologne** 21.

L'Allemagne est même en retard sur la France.

« Vieille nippe fameuse » : la France ressemble à une vieille maison ruinée et, ce qui est plus grave, satisfaite de sa ruine. Les Allemands vont donc enseigner aux Français la jeunesse et la vie :

**À grands coups de canon, les Allemands nous ont appris à vivre, à revivre** 22.

Lorsque la cathédrale de Reims est bombardée et incendiée, ce n'est qu'un cri d'indignation en France. Romain Rolland

18 *Int.*, p. 55.

19 *MF*, p. 33.

20 *MF*, p. 25.

21 *SF*, p. 213.

22 *Int.*, p. 61.



lui-même qui, depuis le début de la guerre, de sa retraite en Suisse, a toutes les peines du monde à freiner, par ses articles d'*Au-dessus de la mêlée*, la fureur guerrière des intellectuels français, à faire admettre à ses compatriotes que les Allemands ne sont pas des barbares, quitte sa modération habituelle. Tandis qu'outre-Rhin, certains écrivains allemands rougissent de cet acte, ou s'excusent, que d'autres s'en glorifient, Drieu publie un poème intitulé cyniquement et lapidièrement *Part du Feu* :

**Notre-Dame de Reims s'écroule au souffle des obus.**

**Par la foi de nos cerveaux**

**Quand cesserons-nous de pleurer l'écroulement des vieux temples <sup>23</sup> ?**

« L'amour battu » : thème ambigu <sup>24</sup>, d'autant plus qu'on a souvent expliqué l'attitude de Drieu pendant la seconde guerre mondiale par son amour de la force, et que l'on a vu dans son fascisme une expression de son masochisme. Il est inquiétant de lire ces mots : « J'aimais la force [...] », mais inquiétant surtout si l'on oublie de citer la suite :

**... et je souhaitais qu'elle s'épanouît dans mon peuple, pour que je pusse me reposer sur elle en me reposant sur lui.**

Hélas ! il est affreux d'aimer la force, d'être profondément habité par le désir de vivre dans son sein et d'être toute sa vie exclu de cette sacrée ressource. Ce peuple n'aime pas la force, il en a perdu le sens, à plus forte raison l'amour. Depuis mon enfance, je sais ce qu'est la force et que les Français ne l'aiment plus <sup>25</sup>.

D'autre part, si Drieu aime la force, c'est qu'il a horreur de la plainte, et peut-être justement du masochisme de « l'amour battu ». Dans *la Comédie de Charleroi*, le héros de la nouvelle qui porte ce titre va jusqu'à dire :

**La France était battue. Je me détournai de la France, j'ai horreur des vaincus. J'adorai les Allemands qui m'arrivaient dans le dos. C'était la défaite, c'était la déroute. Il s'agissait de s'en aller <sup>26</sup>.**

<sup>23</sup> *Id.*, p. 55.

<sup>24</sup> Sur cette question, voir Étienne, *Littérature dégagée*, dans *Hygiène des Lettres*, II, Paris, Gallimard, 1955.

<sup>25</sup> *SE*, pp. 182-183.

L'auteur, décidément très préoccupé de ce problème, s'expliquera quelques années plus tard :

**L'homme qui aime la force est un passionné, un fanatique. Comme tel il tremble pour l'objet de son amour. Il est craintif, inquiet, anxieux, obsédé, halluciné. Il est voué à croire à la décadence. C'est un prophète qui ne peut qu'annoncer sans cesse la naissance du malheur au sein de la faiblesse, l'invasion du printemps au sein de l'hiver.**

**Enfant, j'ai été frappé par la longue lamentation qui se levait des milieux de la droite battue** <sup>27</sup>.

Le peuple allemand lui semble posséder la force. Les Allemands sont les héritiers des grands Jacobins, les successeurs des soldats de Napoléon. Les « grognards séculaires » de la deuxième partie d'*Interrogation* étaient les soldats européens. Dans la partie « pédagogique », ce sont les Allemands.

**À vous Allemands — par ma bouche enfin descellée de la taciturnité militaire — je parle.**

**Je ne vous ai jamais haïs.**

**Je vous ai combattus à mort, avec le vouloir roidement dégainé de tuer beaucoup d'entre vous. Ma joie a germé dans votre sang.**

**Mais vous êtes forts. Et je n'ai jamais pu haïr en vous la Force, mère des choses.**

**Je me suis réjoui de votre force.**

**Hommes, par toute la terre, réjouissons-nous de la force des Allemands** <sup>28</sup>.

Car la force, selon Drieu, doit être un bien commun à ceux qui la possèdent et à ceux qui ne la possèdent pas. C'est une source de joie commune. Aussi peut-il considérer les rapports franco-allemands, aux heures les plus noires, comme des rapports de force, non au sens où les forces s'opposeraient l'une à l'autre, mais au sens où le pays faible ou vaincu bénéficie de la force du pays fort ou vainqueur. Vision théorique, singulièrement utopique, dans une Europe des patries,

<sup>26</sup> CC, p. 86.

<sup>27</sup> SE, pp. 182-183.

<sup>28</sup> Int., p. 63.

qui le fera s'étonner de l'attitude des Français pendant l'occupation allemande :

**Ce qui me navre depuis deux ans dans la souffrance des Français, c'est qu'ils en sont enchantés par un horizon qui ne me semble plus réel, celui de l'autonomie et de la souveraineté absolue de la force nationale.**

**Le sentiment blessé de cette autonomie et de cette souveraineté s'exerce pour le moment à l'égard de l'Allemagne, dont une armée occupe la France. Mais sentir ainsi exclusivement, c'est prêter à l'Allemagne elle-même cette intégrité idéale qui ne me semble plus de mise dans notre siècle de compositions internationales** <sup>29</sup>.

Drieu part donc de la fraternité pour aboutir à demander des leçons à l'Allemagne, à condition que celle-ci, en bonne pédagogue, soit assez sage pour se retirer, une fois les leçons données, ou, dans le meilleur des cas, partager le fruit de l'enseignement avec son élève. La guerre, l'épreuve de force, joue dès lors un rôle, essentiel, de révélateur :

**Jeter ces Français contre ces Allemands, faire étinceler ces Français contre ces Allemands. Et réciproquement. (Toujours la réciproque. À chaque instant, je reste maître de la totalité.) La France et l'Allemagne existaient avant J.-C. La Gaule et la Germanie. Inchangeables, éternelles comme l'Égypte et Babylone. Incapables de vaincre, incapables d'être vaincues.**

**C'est l'éternelle bataille dans la plaine** <sup>30</sup>.

### **Berlin-la-gâteuse** <sup>31</sup>

On a sans doute remarqué que, dans ses premiers écrits, Drieu parle de l'Allemagne comme si, en fait, elle avait gagné la guerre de 14-18, comme si, en fait, elle avait vaincu. Pour Drieu, l'Allemagne ayant quelque chose à apprendre aux Français, a une supériorité présumée qui est bien plus importante que son infériorité de fait. Mais depuis 1933, c'est-à-dire à partir du moment où Drieu a des contacts réels avec l'Allemagne, ce visage idéal se dégrade. Dans *Une femme à sa fenêtre* (1929), l'héroïne dit encore de von Pahlen, qui est

<sup>29</sup> SE, p. 184.

<sup>30</sup> CC, p. 58.

<sup>31</sup> Nous nous permettons ici de parodier une formule célèbre d'Aragon qui fut, avant la rupture de Drieu avec les surréalistes et sa conversion au fascisme, un de ses amis.

pratiquement le seul Allemand de l'œuvre romanesque de Drieu :

— J'ai observé Pahlen [...], il est le seul qui reste à l'abri de la petitesse des occupations d'ici. Il a le goût des choses plus grandes que lui <sup>32</sup>.

Cet Allemand a tout pour fasciner Margot, une des incarnations féminines de Drieu : il est secret, parle peu, ancien officier « exilé du G.Q.G. allemand pour avoir prévu les événements de 1918 », on sait de lui qu'il est « capable et ambitieux ». Bref, c'est un homme fort, le seul qui soit capable de s'opposer au communiste Boutros. Boutros et Pahlen, dans une Europe décadente, sont les seuls à méditer de grandes choses.

Cinq ans après, l'Allemagne succombe aux tentations du nationalisme. *Mesure de l'Allemagne* est presque plus désespéré que *Mesure de la France*, en ce que Drieu semble se rendre compte qu'il a remis l'éducation de la France en des mains peu sûres. Il oscille entre l'admiration et l'agacement, mais tout compte fait, l'agacement l'emporte sur l'admiration.

... le danger ne serait pas dans le manque de sincérité des fascistes ou hitlériens quant à leur prétention socialiste, mais dans la faiblesse de ce qu'ils veulent réformer ou corriger.

Aujourd'hui on enfonce dans le capitalisme comme dans de la bouillie ; mais alors on peut s'enliser.

Ce que j'ai vu à Berlin m'a pénétré d'une sorte d'effroi et de désespoir. Je voyais une jeunesse confiante et brave, mais engagée dans des voies bien molles <sup>33</sup>.

Le désespoir exprimé ici fait place à une amertume, dont Drieu retrouvera si souvent le goût dans sa bouche, et qui ne peut s'expliquer que par la déception :

Entendre les Allemands parler de leur dynamisme me fait tordre ; non, plutôt sourire amèrement. C'est comme quand j'entends les Français parler de leur clarté, ou les Anglais de leur fair play. Quand on est dynamique, on n'a pas le temps de s'en apercevoir et encore moins d'en parler. Vieilles rengaines. Rengaines des vieilles patries gâteuses <sup>34</sup>.

<sup>32</sup> *Une Femme à sa fenêtre*, Paris, NRF, Gallimard, 1929, pp. 111-112.

<sup>33</sup> *SF*, 210.

<sup>34</sup> *Id.*, pp. 211-212.

Cependant, comme à tant de jeunes intellectuels français dont le plus célèbre est Robert Brasillach, le Congrès de Nüremberg, auquel Drieu assiste en 1935, lui donne ce sentiment mêlé de fascination et d'épouvante, qu'on retrouve dans des œuvres comme *Notre Avant-Guerre* ou *les Sept Couleurs* :

**Ce que je vois [...] dépasse tout ce que j'attendais. C'est merveilleux et terrible. Il me paraît de plus en plus certain que l'avenir ne restera pas tranquille, d'une manière ou d'une autre. En tout cas, il est impossible que la France continue à vivre immobile à côté d'une Europe pareille [...]. Le défilé des troupes d'élite tout en noir était superbe. Je n'ai rien eu de pareil comme émotion artistique depuis les ballets russes. Tout ce peuple est enivré de musique et de danse** <sup>35</sup>.

Mais, à Moscou, la même année, ses impressions sont les mêmes.

L'invasion de la Tchécoslovaquie confirme ses craintes : l'Allemagne nationale-socialiste est plus nationaliste qu'euro-péenne. Nouvelle déception. Pourtant, quand Gilles, le héros de ce gros roman autobiographique de 1939, décide, après quatre cents pages d'hésitations et de palinodies, de passer à l'action, il le fait sous le pseudonyme allemand de Walter, ce qui est significatif.

La « collaboration » de Drieu manque d'enthousiasme. Comme on peut s'y attendre chez un homme aussi inconstant et inquiet que Drieu, il y a des hauts et des bas. Mais ni son *Journal* des années 44-45, ni son roman *les Chiens de Paille*, achevé dès 1943, ne laissent de doute sur la désillusion : les Allemands sont faibles, et leur faiblesse a entraîné la ruine de l'Europe :

**— J'ai été étonné du lamentable échec de la politique allemande en Europe, de la lamentable incapacité politique qu'elle représente. Et à partir de ce moment, 41, 42, je suis devenu très pessimiste pour l'Europe et pour la France. Car l'échec de l'Allemagne, après celui de la France et de l'Angleterre à Genève ouvrait une terrible perspective.**

<sup>35</sup> Lettre citée par Frédéric Grover dans *Drieu la Rochelle*, Bibliothèque idéale, Paris, NRF, Gallimard, 1962, p. 42.

<sup>36</sup> *RS*, p. 102.

[...] Incapacité proprement allemande, mais aussi incapacité européenne. J'ai découvert l'esprit allemand que je connaissais mal (je ne parle pas l'allemand et je le lis difficilement) : ce peuple n'a pas de génie politique comme le peuple anglais ou le peuple russe, et c'est un grand malheur pour l'Europe. Une certaine maladresse politique l'apparente à nous <sup>36</sup>.

Voici que la France et l'Allemagne sont à nouveau réunies dans la pensée de Drieu, mais ce sont désormais deux faiblesses qui s'étaient l'une l'autre. Il ne reste plus qu'à tirer la leçon de cette effroyable déconvenue. C'est le collaborateur Bardy des *Chiens de Paille* qui le fera :

Je me suis aperçu depuis deux ans que les Allemands sont très faibles eux-mêmes. L'hitlérisme n'a été que le sursaut de quelques-uns d'entre eux, qu'ils ont pu imposer à la masse parce que celle-ci était au abois. Les Allemands n'étaient pas assez jeunes pour se jeter dans le communisme et y faire peau neuve <sup>37</sup>.

Constant, le héros des *Chiens de Paille*, entend alors l'appel d'une autre jeunesse, celle d'un autre peuple. La « fraîche et sanglante barbarie » russe se substitue à la vieille Allemagne épuisée :

De marais en marais, à travers la forêt, la plaine humide, de la Vistule à l'Elbe, de l'Elbe à la Somme, les barbares arrivaient de nouveau. Mais « barbares » dans l'esprit de Constant n'avaient aucun sens préjudiciel <sup>38</sup>.

Mais « The trouble is I am too old to enter a new trade » <sup>39</sup>. Constant décide de faire tout sauter, un avion anglais lui épargne cette peine, et Drieu se suicide.

*Université Laval*

□ □ □

<sup>37</sup> *Les Chiens de Paille*, Paris, NRF, Gallimard, 1964, p. 109.

<sup>38</sup> *Id.*, p. 109.

<sup>39</sup> *RS*, p. 72.